



IAS Members Meeting AIDS 2016

Transcription française

CHRIS BEYRER: Bonsoir à toutes et à tous. Bienvenue à cette réunion des membres de l'International AIDS Society. Ravi de vous avoir ici, et de vous voir si nombreux, pour cette avant-dernière soirée passée ensemble. Nous vous en sommes vraiment reconnaissants. Je vous prie de m'excuser pour ma voix, un peu enrouée. Je l'ai beaucoup sollicitée ces derniers temps. Comment la conférence se déroule-t-elle pour vous? Êtes-vous satisfaits de cette Conférence de Durban sur le sida de 2016?

[APPLAUDISSEMENTS]

C'est vraiment un sentiment extraordinaire, que d'être de retour à Durban, et en Afrique du Sud, 16 ans plus tard. Nous sommes extrêmement reconnaissants, envers nos hôtes sud-africains et le peuple sud-africain en général, pour l'accueil chaleureux qu'ils nous ont réservé. Quel plaisir d'être ici, quel symbole, dans un contexte mondial radicalement différent. Seize ans plus tard, comme vous le savez tous, nous sommes passés des affres d'un pays où le VIH n'était pas traité et où les attitudes négationnistes dominaient, au pays qui accueille le plus vaste programme de traitement mondial. Ce pays est également l'un des deux seuls pays d'Afrique à appliquer le programme PrEP. L'évolution est véritablement phénoménale.

Et pour en parler, pour mener la réflexion, nous avons souhaité mettre en place ce panel spécial, ce soir, que nous avons intitulé « De Durban à Durban ». Et je céderai la parole à Miguel le moment venu. Nous avons invité des personnes qui ont occupé, dans le passé, le poste de président de l'International AIDS Society, et qui ont fait partie des principaux acteurs d'AIDS 2000, afin qu'ils nous fassent part de leur expérience, ainsi que de leur sentiment sur le fait d'être ici aujourd'hui. Je crois que ce sera un volet très intéressant de cette assemblée des membres.

Quelques autres points ont été inscrits à l'ordre du jour. Nous donnerons la parole à notre distingué trésorier – Anton Pozniak –, qui procèdera à la présentation formelle du budget, ainsi qu'à notre très talentueux directeur général – Owen Ryan – à propos, non seulement, des principaux points de l'ordre du jour de notre conférence, mais également des activités hors conférence de l'International AIDS Society. Je voudrais préciser ici que ces activités, ont connu, ces deux dernières années, un développement extraordinaire. Le nombre d'activités hors conférence a plus que doublé. Vous entendrez, à ce sujet, le point d'information d'Owen. C'est vraiment extraordinaire, et cela nous a également permis de renforcer le secrétariat de l'IAS, en embauchant des personnes amenées à jouer un rôle crucial, comme notre nouveau directeur du programme de sensibilisation et d'action, Kevin Osborne, que beaucoup d'entre vous connaissent.

En tant qu'organisation, nous nous trouvons à mon avis dans une excellente situation. Nous le devons beaucoup au don incroyable d'Owen Ryan pour découvrir de nouveaux talents. Et nous lui en sommes profondément reconnaissants. Toutes ses recrues se sont montrées particulièrement brillantes. Je ne sais pas si tout le monde se souvient –Il me paraît judicieux de rappeler que lors dernière assemblée générale des membres de l'IAS Owen n'était en poste que depuis deux semaines. Il a été recruté le 1er juillet. Et, bien entendu, juste avant cette assemblée,



le 17 juillet 2014, nous avons perdu un si grand nombre d'amis, dont Joep Lange et Jacqueline van Tongeren. Ce fut incroyablement émouvant et bouleversant pour nous tous Jean-François Delfraissy de l'ANRS, et je vous ai présenté le prix récemment rebaptisé des « Jeunes chercheurs de l'IAS/ANRS », qui portera à tout jamais le nom de Joep Lange et Jacqueline van Tongeren. Nous pensons qu'il s'agit d'une reconnaissance très spéciale, en particulier de l'engagement extraordinaire de Joep auprès des jeunes chercheurs, en qualité de mentor. Je crois que c'est vraiment important. Et je souhaiterais simplement ajouter que l'organisation que nous sommes a réalisé, dans cette terrible tragédie, qu'elle avait trouvé en ce jeune un leader admirable, courageux et dévoué même dans les moments difficiles, qui n'a eu de cesse de diriger l'organisation d'une manière absolument remarquable.

[APPLAUDISSEMENTS]

Je crois que vous souhaitez également présenter Anton, n'est -ce pas?

OWEN RYAN: Oui, c'est ce que je m'apprêtais à faire. Bien. J'ai donc l'honneur de vous présenter Anton Pozniak, notre trésorier – qu'un grand nombre d'entre vous connaissent, je crois. Anton a récemment été élu président de l'IAS. Anton passera donc du poste de trésorier à celui de président lors de la séance de clôture. Nous sommes très reconnaissants à Anton, en particulier, de tout le temps qu'il a bien voulu nous consacrer pour l'organisation de cette assemblée, et nous nous réjouissons vraiment à la perspective de le voir présider notre organisation – je lui cède donc la parole.

ANTON POZNIAK: Merci beaucoup. J'ai grand plaisir à présenter ce qui sera mon dernier rapport de trésorier. Je souhaiterais aborder deux ou trois points en particulier. Nous avons plusieurs choses à faire, en tant que large assemblée de membres, dont l'approbation des finances et des vérificateurs. Je tiens à préciser, en premier lieu – c'est la norme maintenant –, de remercier les participants avant toute allocution, car au fur et à mesure de sa progression, le stress prend le dessus et on finit par oublier. Mais je n'oublierai jamais l'aide dont j'ai bénéficié de la part non seulement de mes collègues dirigeants de toute l'équipe, mais également de l'avant-dernière présidente, Françoise Barré-Sinoussi D'Olivia Mettler... Pouvez-vous vous lever, Olivia? Et nous souhaiterions juste préciser qu'elle est une excellente directrice financière.

[APPLAUDISSEMENTS]

Elle est le roc sur que lequel je me suis appuyé pour toutes ces activités de trésorerie. Enfin, l'équipe qui me soutient – Alex, Roy et Celia – je ne sais pas si vous êtes ici, mais merci infiniment. Et de bonnes nouvelles vont nous être données à propos de Celia, dans une minute, donc merci infiniment pour toute l'aide que vous m'apportez. Nous pouvons donc enchaîner, et tout le reste relève de ma responsabilité, je suppose.

La situation, globalement, est la suivante : la conférence de Melbourne de 2014 s'est soldée par un excédent, comme vous pouvez le constater ici. L'activité de base correspond à l'activité générale de l'IAS. Elle est séparée de la conférence bien qu'elle lui soit liée, en réalité, en termes de flux de financement. Le déficit prévu de cette conférence– de 2016 – est de 820 000 \$. C'est essentiellement dû au fait que les inscriptions payantes sont nettement inférieures à ce que nous escomptions, malgré le nombre considérable de personnes présentes ici. J'évoquerai ce point un



peu plus tard. Je vais à présent aborder la question des réserves. Voici la base. Voici l'activité générale. Vous pouvez voir la manière dont elle est financée. Une copie de tous ces documents vous sera remise plus tard. Je répondrai avec grand plaisir à vos questions à la fin de la conférence. Le conseil d'administration a approuvé ces états financiers. Nous les avons passés au peigne fin.

Nous avons, à Vancouver, un excédent de 927 k\$. Un très grand nombre de délégués étaient présents, et nous avons pu louer la salle à un prix très avantageux. Cela nous a permis de réaliser d'importantes économies. Nous avons affecté une partie des fonds économisés à la réserve de la conférence de l'IAS et à la réserve générale. Il s'agit de la réserve dont nous pouvons nous servir pour nous acquitter, entre autres, des frais de soutien de base ou de gestion générale de la société. Ces comptes ont, là encore, été approuvés par le conseil d'administration.

Voici le récapitulatif du budget. Tout paraît dans l'ensemble tout à fait excellent, et nous avons en particulier obtenu de très bons résultats en termes d'inscriptions à la conférence. Vous pouvez voir, ici, le coût des conférences, en termes d'excédent et de déficit total.

Le budget de base, pour cette année, bien entendu, ne couvre pas uniquement les conférences. Il concerne également les partenariats, JIS, l'initiative Cure AIDS les programmes, ainsi que les bourses d'étude. Nous l'avons également utilisé pour les assemblées pour la tuberculose et l'hépatite. De nombreuses dépenses doivent par conséquent être affectées au budget de base. Vous pouvez également en voir les modalités de financement.

Voici le récapitulatif des dépenses. En termes de budget, nous avons commencé par approuver l'ensemble du budget opérationnel réel. Vous pouvez constater que nous atteignons presque toujours nos objectifs j'ignore comment, lorsque nous élaborons un budget. Et vous pouvez voir le différentiel. Sur votre gauche et sur votre droite, le montant est le même. Il est juste affecté à une autre catégorie. Vous pouvez donc voir, d'un côté, des catégories ayant trait aux dépenses courantes et, de l'autre, des catégories de nature plus administrative. Vous pouvez voir en quoi consiste l'activité de base de l'IAS.

Il s'agit de nos sources de revenu, à savoir bien entendu: les conférences, les cotisations des membres, les projets que nous administrons et les programmes. Et vous pouvez constater que nous veillons, lorsque nous élaborons ces budgets, à en assurer l'équilibre, de sorte que nous n'ayons pas à puiser, au final, dans notre réserve générale, sauf en cas de nécessité, en dernier ressort. Mais comme vous pouvez le constater, notre budget de fonctionnement ne comporte désormais aucun déficit.

Pour Durban, nous prévoyons un déficit. Cela en raison d'une baisse des frais d'inscription car le nombre de participants est inférieur à ce sur quoi nous avons tablé à l'origine –, et de la réduction de nos frais d'inscription. Nos revenus sont assez limités. Malgré le déficit, je pense que nous avons eu raison de procéder ainsi, afin de permettre à un plus grand nombre de personnes de participer à la conférence. Nous avons également bénéficié d'un nombre de bourses sans précédent pour financer la venue de participants. Et vu le lieu où cette conférence est organisée et les personnes qui ont pu venir, malgré le déficit, c'est de l'argent bien dépensé, comme on dit. J'estime que cette conférence est une grande réussite, et je suis vraiment heureux que nous soyons parvenus à financer tant de projets. Je vais faire en sorte de couvrir le déficit à l'aide du



fonds de roulement de notre conférence. Nous avons réalisé un bénéfice, par exemple, à Vancouver, que nous réinvestissons, en partie, dans cette conférence, afin d'en assurer la réussite.

Et, là encore, ce budget a été examiné en détails et approuvé par notre conseil d'administration. Le détail des revenus et des dépenses, ainsi que des frais d'inscription, figure ici. Nous avons réduit ces frais de huit, à six, puis à 4,8 millions. Je pense, quoi qu'il en soit, que nous sommes parvenus à organiser une conférence de grande qualité, malgré le déficit.

Nous disposons désormais de plusieurs réserves – deux, comme vous pouvez le constater ici. L'une est dite « réserve de la conférence » (FR de conf.). L'une a été constituée pour la conférence principale, l'autre pour la conférence scientifique. Ces réserves sont indispensables, fondamentalement, en cas de sinistre, même si nous avons souscrit toutes les assurances et pris toutes les mesures nécessaires. Par exemple, Istanbul faisait partie des lieux où cette conférence aurait pu être organisée aujourd'hui. Imaginez, si cela avait été le cas, vu les événements terribles qui s'y sont déroulés, que cela arrive au moment de la conférence. Nous aurions probablement dû renoncer à l'organiser là-bas et nous acquitter de nos engagements. D'où l'importance de la réserve de la conférence. Nous disposons d'autres excédents dans la réserve générale, et nous disposons d'une réserve de mémoire institutionnelle afin de garantir la disponibilité des financements nécessaires pour les activités de base de la conférence.

C'est à peu près tout. Je dois donc faire deux choses maintenant. Je dois vous rappeler l'un des objectifs de cette assemblée, à savoir l'approbation des états financiers. Par conséquent qui peut s'en charger je vous prie? [INAUDIBLE] Merci. Faites-un geste en guise d'approbation – d'accord. Veuillez le confirmer. Merci infiniment.

En ce qui concerne les vérificateurs, maintenant – nous utilisons les services de KPMG. Nous devons également approuver les vérificateurs externes qui se chargeront de l'audit annuel des comptes de l'IAS. Notre dernier audit s'est avéré très flatteur, principalement grâce à l'équipe, et j'imagine, à Olivia. KPMG produira donc un rapport écrit à l'attention des membres de l'assemblée générale, dans un délai de six mois à compter de la clôture de chaque exercice comptable. Puis-je donc vous demander votre approbation formelle du recours aux services d'audit externe de KPMG je vous prie? Bien. Confirmation. Merci infiniment, j'ai terminé. Merci.

[APPLAUDISSEMENTS]

CHRIS BEYRER: Merci infiniment, Anton, pour votre intervention, comme toujours, d'une clarté remarquable. Je sais que vous ne regrettez pas que vos fonctions de trésorier prennent fin, mais je peux vous dire que nous allons vous regretter. Vous avez été absolument parfait dans ce rôle.

Je souhaiterais juste poursuivre, si vous le permettez, et souligner deux points soulevés par Anton, car un grand nombre d'aspects ont été abordés. Donc la première chose est que, il y a quelques mois – principalement à cause de la situation du rand et d'autres monnaies africaines, – nous avons réalisé que nous allons nous retrouver dans une position défavorable avec notre structure tarifaire en termes de... Euh... Ce n'est peut-être pas la bonne assemblée pour en parler. Ok, veuillez m'excuser.



Mais nous avons réalisé que nous allions être confrontés à un problème de participation, en particulier en provenance d'Afrique. Et nous avons décidé, en tant qu'organisation, qu'il était plus important pour nous de permettre à l'Afrique de participer que d'éviter un déficit. Et je crois que nous avons pris les décisions qui s'imposaient. Et je souhaiterais juste dire que nous travaillons sur les montants, mais que nous avons constaté un nombre plus important d'inscriptions supplémentaires sur site que nous ne nous l'avions anticipé. Je pense, par conséquent que le déficit sera en réalité, finalement, moins important. Et l'organisation, étant donné sa santé financière, globalement, sera capable de l'absorber.

Je maintiens, par conséquent, que nous avons pris la bonne décision.

Je souhaiterais cependant souligner un autre point, à savoir qu'il s'est agi, de loin, du programme de bourses le plus important dont nous ayons jamais bénéficié. Nous avons triplé le montant des bourses –

[APPLAUDISSEMENTS]

dont près de 1 300 personnes ont bénéficié. Cela comprend, bien entendu, le nouveau fonds pédagogique de l'IAS, qui est, à l'origine, une brillante idée d'Anton. Et nous croyons vraiment que cela aidera, à l'avenir, en particulier les jeunes chercheurs, les prestataires de soins, les populations locales, les militants des pays à revenus faibles et intermédiaires et les participants à notre conférence, à continuer de jouer le rôle fondamental, que nous voulons continuer de les voir jouer.

Donc, encore merci pour cela. J'ai maintenant l'honneur et le privilège, pour cette dernière assemblée des membres qu'il me sera donné de présider, de réaliser quelques annonces à propos des résultats de nos élections. Celles et ceux d'entre vous qui les ont suivies en ligne en connaissent déjà les résultats. Mais je suis aussi vraiment heureux d'ajouter que nous nous efforçons notamment, en termes de sensibilisation à l'attention de et d'implication auprès de nos membres, d'encourager le plus de personnes possible à rester membres et à participer à cette élection. Nous avons ainsi obtenu la participation la plus importante à des élections depuis de nombreuses années. Alors, à toutes celles et ceux d'entre vous qui ont voté: merci.

Je rappelle à ce propos notamment, pour celles et ceux qui ne s'en souviendraient pas, que la durée du mandat du président de l'IAS est de deux ans. La structure de direction est composée d'un président sortant, d'un président et d'un président élu. Et la prise de relais a lieu le dernier jour de cette conférence. Cela veut dire que je deviendrai, demain, le président sortant. Et je voudrais seulement vous dire que ce fut un grand honneur, dans ma vie professionnelle et personnelle, une expérience incroyablement importante pour moi, d'occuper la fonction de président. Et je ne vois pas de personne plus formidable à qui transmettre mon mandat que Linda-Gail Bekker, notre présidente élue jusqu'à demain, et qui deviendra alors notre présidente.

[APPLAUDISSEMENTS]

Je souhaiterais ajouter quelque-chose, à propos de Linda, mais je ne voudrais pas me voler la vedette à moi-même. Donc je garderai ça pour la clôture, demain. Puis, Anton Pozniak – qui s'est adressé à vous il y a quelques instants – devient notre président élu, ce qui est absolument –



[APPLAUDISSEMENTS]

et j'ai le plaisir de vous annoncer qu'un membre de longue date du comité des finances de l'IAS, également membre de notre conseil d'administration la formidable pédiatre jamaïcaine, Dr. Celia Christie Samuels devient notre trésorière.

[APPLAUDISSEMENTS]

Pour la petite histoire, Anton avait déclaré ne pas envisager de se présenter au poste de président, sauf si Celia se portait candidate à celui de trésorière, de sorte que nous puissions maintenir le système financier en place. Ainsi une sorte d'accord « deux pour un » a été conclu. Et nous en sommes absolument ravis.

Je souhaiterais par conséquent vous annoncer les membres du conseil d'administration de la région nouvellement élus. Un ou deux de ces membres n'a pas pu venir, et un ou deux autres sont déjà partis. Mais je demande à celles et ceux présents ici, lorsque je les annoncerai, de bien vouloir se lever et se manifester par un signe de la main. Nous nous réjouissons, tout d'abord, de l'élection de James Hakim du Zimbabwe. James, êtes-vous parmi nous? Oui? Il est bien connu, bien entendu, d'un grand nombre d'entre vous dans la région et dans le monde.

Sharon Lewin n'est pas ici. Elle est, bien sûr, responsable du Doherty Institute en Australie – une personne extraordinaire. Et nous sommes ravis de l'élection de Sharon qui, bien sûr, est la coprésidente de l'initiative Cure AIDS de l'IAS. Sharon Lewin nous rejoint donc.

[APPLAUDISSEMENTS]

Autre membre nouvellement élu de la région Asie-Pacifique, autre éminent chercheur qui nous vient du Japon – le professeur Shuzo Matsushita. Excellent.

[APPLAUDISSEMENTS]

Il est également absent.

Notre membre nouvellement élu pour la région Afrique, le Dr. Kenneth Ngure, du Kenya. Kenneth, êtes-vous ici? Oui.

[APPLAUDISSEMENTS]

Et, parce que le conseil d'administration devrait probablement toujours compter de membre de la région Caraïbes – une région gravement affectée – nous sommes ravis d'annoncer qu'un autre Jamaïcain, ou plutôt Jamaïco-trinidadien, nous rejoint: Russell Pierre. Russel, êtes-vous –

[APPLAUDISSEMENTS]

Et, enfin, un membre nouvellement élu, un Français connu d'un grand nombre d'entre vous, une personne extraordinaire, un chercheur, le docteur Bruno Spire. Bruno? Le voilà



[APPLAUDISSEMENTS]

Et un certain nombre de membres du conseil d'administration, nous nous en réjouissons, ont été réélus pour un deuxième mandat de quatre ans. Et, donc, en provenance des États-Unis, dans la région Amérique du Nord, Judy Auerbach. Judy, êtes-vous parmi nous? La voilà. Bonjour Judy.

Nous avons réélu, de la région Europe, Jurgen Rockstroh, assis ici, devant. Jurgen a été particulièrement impliqué dans l'assemblée préalable, bien entendu, que nous avons organisée sur la question de la coinfection au VIH et à l'hépatite C – et a également beaucoup travaillé sur l'hépatite B. Nous sommes donc ravis de vous compter parmi nous aujourd'hui.

Nous avons également réélu Adeeba Kamarulzaman de Malaisie, dans la région Asie-Pacifique. Adeeba, Êtes-vous là ?

Marina Klein, notre représentante canadienne, a été réélue. Un siège de l'Amérique du Nord est réservé pour le Canada. Bravo! Vous pouvez l'acclamer en effet, même si elle a été empêchée par un problème de santé de son fils, et a dû annuler sa venue au dernier moment. Nous lui souhaitons, par conséquent, un prompt rétablissement. Dans tous les cas, elle vient grossir nos rangs.

Également réélu, en provenance du Mexique, dans la région Amérique latine-Caraïbes, le Professeur Luis Soto-Ramirez. Le voici, bonjour Luis.

Autre membre réélu de la région, assis à côté de lui, le Professeur Horacio Solomon qui nous vient d'Argentine.

Je souhaiterais adresser de vifs remerciements à plusieurs personnes dont le mandat, du fait de la rotation des membres du conseil d'administration, va prendre fin, et qui ont vraiment accompli un travail extraordinaire pour nous. Andrew Grulich a lui aussi réalisé un fabuleux travail – Andrew. Il dirige notre groupe de travail sur les conférences à venir, et a vraiment joué un rôle extraordinaire. John Idoko du Nigeria n'est pas avec nous. Le mandat de John se termine. John, êtes-vous ici? Ok. Puis nous avons le Danois Jens Lundgren, dont le mandat arrive également à son terme. Jens a joué un rôle très important dans l'organisation de la conférence de 2016 sur la tuberculose, et qui bien sûr, a eu la gentillesse de nous présenter les résultats fascinants de l'essai START à Vancouver, au tout dernier moment, ce qui a vraiment permis d'élever le profil scientifique de cette assemblée, ce dont nous lui sommes profondément reconnaissants.

[APPLAUDISSEMENTS]

Faustine Ndugulile, membre du parlement tanzanien. Pendant son mandat de huit ans, Faustine a été très impliquée au sein du sous-comité de gouvernance, dans la mesure où elle est la seule d'entre nous à avoir fait partie d'un gouvernement durant son mandat au sein du conseil d'administration. Votre sagesse et la finesse de vos analyses politiques vont nous manquer, Faustine.



Et, enfin, Sai Subhasree Raghavan – que vous connaissez sous le nom de Suba – membre indienne du conseil d’administration. Elle n’est pas avec nous ce soir, mais elle a également effectué un mandat de huit ans avec distinction et elle a su, avec Judy, faire entendre la voix des scientifiques spécialistes des questions sociales et comportementales au sein de l’IAS, ce dont nous lui sommes particulièrement reconnaissants.

Je souhaiterais enfin remercier tout particulièrement et personnellement, ainsi qu’au nom de l’IAS et de toute notre communauté, notre présidente sortante sur le départ. Je ne sais pas comment la qualifier – le professeur Françoise Barré-Sinoussi.

[APPLAUDISSEMENTS]

Ainsi il est temps, je crois, de passer à notre panel. Et je vais passer le relais au Professeur Linda-Gail Bekker, pour son dernier jour en tant que présidente élue.

LINDA-GAIL BEKKER: Je vais demander à mon éminent panel d’approcher. [INAUDIBLE] et [INAUDIBLE]. Merci, Chris. Et bien, bonsoir à toutes et tous. Comme vous, je suis particulièrement fière de la Conférence Durban 2016. J’espère que vous toutes et tous réunis vous sentez pleins d’énergie. Le seul fait d’arpenter les allées est comme une injection de Prozac en intraveineuse, étant donné l’ambiance incroyable qui y règne. Et j’espère que vous aimez également la science, car je crois que des séances très importantes se sont déroulées cette semaine.

A présent, j’ai le grand plaisir de vous informer de notre programme pour les plus ou moins 45 prochaines minutes, en attendant les rafraichissements – le plus tôt sera le mieux! Mais il est prévu d’organiser une discussion avec modérateur. Comment allons-nous procéder? Je vais vous présenter les panélistes. Vous serez invités à vous présenter puis, dans un deuxième temps, à véritablement intervenir. Je crois qu’un certain nombre de microphones sont à votre disposition. Il devrait y en avoir. Peut-on me le confirmer? Oui, en effet. Donc, oui. Oh... Il fait assez sombre dans cette salle, on ne vous voit pas très bien dans l’obscurité. Je vous demanderai donc de bien vouloir vous avancer jusqu’au micro et de vous présenter, de préciser la région à laquelle vous appartenez, puis de poser vos questions. Nous espérons que ce sera l’occasion d’un véritable échange interactif. Il est très important pour l’IAS de vous donner la parole. Cette assemblée est une formidable opportunité de vous entendre directement, plutôt que par le biais des médias sociaux ou d’autres moyens de ce type.

Je vais donc tout d’abord vous présenter les panélistes ici présents. Un des panélistes n’a pas pu nous rejoindre. Il a eu la gentillesse de nous envoyer un court message, que je vous lirai. Mais pour commencer avec mon grand ami et mentor – je dois vous dire que j’ai effectué, ici, ma formation de jeune médecin un peu plus au nord, à l’Hôpital provincial d’Eshowe. Cet homme m’a enseigné tout ce que je sais en pédiatrie, et c’est donc quelqu’un pour qui j’ai une grande estime. Je souhaiterais toutefois juste ajouter que Jerry est le directeur de MatCH Health Systems. Il dirige un programme de recherche, évidemment axé sur la santé des mères, des nourrissons, et des enfants. L’une des particularités de Jerry est sa connaissance poussée de la science appliquée. Il détient également un certain nombre de postes émérites: Professeur de pédiatrie et de santé des enfants, et titulaire émérite du conseil d’administration de recherche Victor Daitz sur



le VIH, ici à UKZ. Il est également directeur scientifique adjoint de CAPRISA. Autre précision importante, Jerry a occupé le poste de coprésident local de la 13ème Conférence internationale sur le sida, en 2000. Il a en outre été membre du conseil d'administration de l'IAS. Nous sommes donc particulièrement heureux que Jerry soit présent ici, en cette qualité.

Après Jerry, Julia Odindo. Vous savez déjà qu'elle faisait partie de notre programme de mise en avant d'expériences personnelles. Elle est issue de la communauté internationale des personnes – des femmes vivant avec le VIH en Ouganda, dans la région de l'Afrique de l'Est. Elle est responsable des opérations de sensibilisation de cette organisation et en charge de la sensibilisation régionale. Julia est membre de l'IAS, et l'un des porte-paroles des jeunes au sein de l'IAS. Elle se bat, depuis de nombreuses années, contre le VIH, avec lequel elle vit sans se cacher.

Forte de son vécu, elle est désormais une militante passionnée. Et nous sommes particulièrement privilégiés de vous avoir ici, Julia.

C'est un formidable privilège pour moi, personnellement – et nous sommes très heureux, Peter, de vous compter parmi nous. Ainsi, Peter Piot nous arrive de la London School of Hygiene and Tropical Medicine. Il est directeur de ce prestigieux établissement. Il y occupe la chaire de Professeur de santé mondiale, et le poste de directeur de l'Institute for Global Health de l'Imperial College de Londres. Nous nous souvenons, bien entendu, depuis Durban, qu'il est le directeur général fondateur de l'UNAIDS, et qu'il a été le sous-secrétaire général des Nations unies de 1995 à 2008, et directeur adjoint du programme mondial sur le Sida de l'OMS. Qui a entendu parler de « 3 par 5 » ? Ces chiffres ont revêtu une grande importance, à cette époque, et un grand nombre d'entre nous nous sentons redevables vis-à-vis de Peter. Il a été l'un des découvreurs, en 1976, du virus Ébola - J'ignore combien sont au courant - au Zaïre, alors qu'il travaillait au sein de l'Institut de médecine tropicale d'Anvers, en Belgique. Il dirige, bien entendu, un grand nombre de travaux de recherche et, fait notable, a été président de l'IAS de 1992 à 1994. Cette rangée est donc remplie de personnes au profil absolument remarquable.

Nous passons à présent à Stefano Vella, un membre extrêmement apprécié de notre conseil d'administration. Il est également chef du département de recherche thérapeutique et d'évaluation des médicaments de l'ISS depuis 2003. Il est vice-président du conseil scientifique de l'ANRS, à Paris. Il est l'actuel coordinateur du réseau d'essais cliniques sur le VIH NEAT, financé par la Commission européenne et auquel participent 16 pays européens. Il a coprésidé la sixième conférence de l'IAS sur la pathogénèse du VIH qui s'est tenue à Rome – et à laquelle un grand nombre d'entre vous ont participé – ainsi que le panel responsable de la mise à jour des principes directeurs de 2013. Il est actuellement membre du conseil d'administration et a présidé, au nom de l'IAS, la 13ème Conférence internationale sur le sida qui s'est tenue à Durban en 2000. Par conséquent je suis certaine que vous comprenez bien notre objectif. Nous souhaitons vivement, lors de cette assemblée, revenir sur la 13ème Conférence organisée en 2000 et l'analyser au regard de la situation actuelle, lors de cette 21ème conférence de 2016.

Mais je vais commencer par demander lesquelles des personnes présentes aujourd'hui ont participé à la Conférence de 2000, si pouviez juste lever la main. Ok, quoi qu'il en soit, je suis certain que vous avez beaucoup entendu parler de cette conférence. Il s'est agi d'une conférence décisive. Et, sans vouloir davantage voler la vedette aux personnes à ma gauche, je vais tout de même lire la déclaration du Docteur Mark Weinberg, ancien président de l'IAS et co-président



international de la conférence AIDS2000 avec Jerry. Il n'a malheureusement pas été en mesure de venir. Il nous a donc fait parvenir ce message, dont je souhaiterais vous faire part.

Voici donc les réflexions de Mark A. Weinberg sur la 13ème conférence internationale sur le sida. Je regrette de ne pouvoir me joindre à vous ce soir, en raison d'un mariage dans ma famille auquel je ne puis me soustraire, sous peine de risquer le divorce. Permettez-moi d'ajouter qu'il a, en partie, pris ce risque, dans la mesure où il a assisté au début de la conférence. Et je crois que si nous avions insisté un tout petit peu plus, nous l'aurions peut-être fait changer d'avis. Mais il est bien sagement rentré chez lui avant cette assemblée. Quand je réfléchis à ma carrière, je me dis toujours que ma contribution la plus importante a davantage été d'ordre politique que scientifique - et beaucoup savent qu'il s'agit d'un formidable scientifique. En bref, j'ai occupé la fonction de président du comité électoral local de l'IAS pour les conférences de 1995 et de 1998, puis de président de l'IAS de 1998 à 2000. Avec mes collègues, dont David Cooper, qui m'a précédé au poste de président de l'IAS, et Stefano Vella, qui m'a succédé, nous avons choisi Durban, en Afrique du Sud, afin d'y tenir la Conférence internationale sur le sida de juillet 2000. Nous avons fait ce choix à une époque où très peu de personnes – environ 7 000 –, dans toute l'Afrique, avaient accès aux traitements vitaux à base d'antirétroviraux, et ce dans l'espoir que des journalistes participeraient à la conférence et rendraient compte des terribles inégalités régnant dans le monde en matière de VIH/sida. Ce fut le cas, mais un large éventail de responsables politiques du monde entier répondit également à l'appel. En conséquence, la conférence, ainsi que son slogan « Sortir du silence », ont contribué à la mise en place d'une multitude de programmes Internationaux de soutien à l'achat d'antirétroviraux et de sensibilisation à l'attention des organisations internationales, dont la Fondation Gates. L'opposition du président de l'époque, Thabo Mbeki, à la conférence, dont beaucoup se souviennent, fut cependant un revers majeur. Celui-ci était en effet convaincu que le VIH ne constituait pas la cause du sida, et refusait l'accès aux antirétroviraux pour les Sud-Africains porteurs du VIH. Cela avait provoqué des appels au boycott de la conférence de Durban de 2000 par de nombreux scientifiques internationaux bien intentionnés, qu'il a fallu convaincre que le boycott de la conférence aurait causé beaucoup plus de tort que de bien. Je suis heureux d'avoir pu jouer un rôle majeur dans le cadre de ces efforts tout en contribuant, avec Jerry, les quorums et d'autres, à l'organisation de la conférence elle-même.

Nous remercions donc Mark pour ces paroles et nous n'oublions pas le rôle qu'il a joué. Nous adressons maintenant également nos remerciements aux autres panélistes. Je voudrais commencer par poser quelques questions précises.

Je m'adresse à Jerry, coprésident local de la conférence en 2000: Nous sommes tout à fait conscients, je crois, du caractère décisif revêtu par la conférence, et des nombreux changements qu'elle a provoqués. Je me demandais si vous pouviez nous faire part de votre situation en 2000, en tant que spécialiste des antirétroviraux et du VIH, au niveau local comme au niveau national.

HOUSEN COOVADIA: Eh bien, je n'avais jamais participé à – Il est allumé? Je n'avais jamais participé à une conférence sur le VIH avant celle-là. Et ils m'en ont confié la présidence. Donc je n'en étais absolument pas capable – c'est typique des Sud-Africains: placer des gens incompetents. Je plaisante. Mais ma vie – j'ai aussi entendu Chris dire cela – s'en est trouvée profondément affectée, pour de nombreuses raisons. Linda-Gail a pu en évoquer quelques-unes. Mais je souhaiterais dire, pour le moment, que l'organisation d'une conférence d'une telle ampleur



n'aurait pas été concevable financièrement, ni à aucun autre point de vue, à l'époque. Il s'agit donc d'une réussite phénoménale, et je ne souhaite pour rien au monde la minimiser. Je souhaiterais cependant exprimer quelques leçons que j'ai retirées de cette assemblée et dont je ne me suis jamais départi depuis cette époque, si vous en êtes d'accord.

LINDA-GAIL BEKKER: Bien entendu.

HOUSEN COOVADIA: Le premier est que la politique est une arme à double tranchant. Et comme l'a évoqué Linda-Gail, le négationnisme, par le président de ce pays, du travail des scientifiques, s'est avéré absolument catastrophique. Mais ce dont elle n'a pas fait état, et qui constitue à mon avis la principale réalisation, c'est le fait d'avoir produit un document formulant de manière claire le consensus scientifique. Nous l'avons baptisé Déclaration de Durban. Malheureusement, peu de gens en ont entendu parler. Elle représentait cependant le consensus des scientifiques dont, je crois environ 5000 scientifiques et 10 lauréats du prix Nobel. Elle représentait le point de vue scientifique, par opposition à l'obscurantisme des politiciens. Pour moi, ce fut l'une des grandes réussites de cette conférence.

Deuxièmement, il s'agissait d'une assemblée-- c'était une assemblée beaucoup plus modeste, incomparable à celle d'aujourd'hui. Cependant, cette dimension modeste a permis le développement d'une véritable collégialité. Je crois que la plupart des personnes présentes l'étaient également lors de cette réunion et ont beaucoup contribué à son succès.

Troisièmement, c'était une époque où la science n'avait, dans une certaine mesure, que peu de pouvoir. Les traitements coûtaient environ 20 000 \$ par an. Nous n'avions pas accès aux médicaments. À cause de toutes les pressions politiques négatives, nous savons par de nombreuses études que des milliers d'enfants qui ont été infectés sont morts. Et au moins 300 000 adultes ont contracté le SIDA ou le VIH, ce qui aurait pu être évité si Thabo Mbeki avait accepté de concéder. Pour moi, c'est ce qui constitue l'aspect le plus remarquable de cette conférence.

Il y avait également un autre élément, qui ne peut malheureusement être reproduit. La présence de M. Mandela-- et je sais que nous aimons beaucoup dans ce pays où d'innombrables rues ainsi que l'aéroport, portent son nom. Il s'agissait d'un homme politique tout à fait exceptionnel. Que voulez-vous... Contrairement à certains de ceux qui dominent aujourd'hui la scène politique mondiale, il était également un grand homme. Mais la présence de Mandela, malgré l'opposition de son cabinet qui l'avait humilié au sujet du VIH, au contraire de Thabo Mbeki et de Mantombazana Tshabalala, qui se posaient en farouches adversaires de la science... Lorsqu'il a arpenté le hall du centre, lorsqu'il a franchi la porte, il a été accueilli par un tonnerre d'applaudissements. Les murs en tremblaient; les gens étaient si heureux de le recevoir. Ce type d'événement est par nature exceptionnel, propre à un lieu donné et à un moment donné.

Cependant cette conférence a démontré que nous devons mettre l'accent sur autre chose. Et j'avais raison sur ce point. L'idée est de présenter les avancées scientifiques de la plus grande importance au plus grand nombre de personnes en même temps. Je n'ai qu'une critique, que j'ai déjà exprimée. Je l'ai exprimée lorsque je siégeais au conseil. Cette conférence poursuit une croissance effrénée. Elle ne cesse de prendre de l'ampleur. Et très bientôt, même si vous y



pensez maintenant, très peu de pays en développement sont en mesure de l'accueillir. Aucun pays en développement, sauf peut-être l'Afrique du Sud et qui d'autre-- Singapore, peut-être. On peut les compter sur les doigts d'une main. Et croyez-moi, cette conférence a changé ma vie, peut-être mon expérience. Je ne suis pas friand d'argent, mais elle m'a forcé à gérer de l'argent, à travailler avec des politiciens, à travailler avec les Américains qui refusent de venir, etc. Il s'agit d'une expérience majeure dont les peuples du monde entier ne devraient pas être privés. Et je suis d'avis que cette conférence accomplit déjà beaucoup - mais il pourrait valoir la peine d'y réfléchir davantage. Cela nécessite de l'imagination. Je ne suis pas stupide. Je sais que ces conférences constituent des événements majeurs. Mais il doit exister une solution à ce problème. Merci beaucoup. Bien.

LINDA-GAIL BEKKER: Merci Jerry, et vous m'avez offert l'occasion de rappeler à tous qu'il existe une deuxième Déclaration de Durban, un autre document important, qui ne résout probablement pas tous nos problèmes, mais qui réalise un travail important. Et si vous ne l'avez pas encore vue, lue et signée, vous devez le faire. Merci Jerry pour ces réflexions, elles nous tiennent à cœur. Nous avons trouvé quelques solutions au problème de la taille. Peut-être que nous aurons la chance d'en discuter s'il reste du temps.

Je vais maintenant laisser la parole à Stefano. Stefano, vous êtes actuellement membre du conseil d'administration, ce qui était déjà le cas en 2000. Je vais vous demander comment vous décririez, en vous remémorant ces années où vous viviez à Rome, l'impact au niveau mondial de cette importante conférence? Et parlez-nous des répercussions en tant que président entrant de l'IAS. Car vous avez été président pendant deux ans à compter de cette conférence. Nous aimerions connaître vos réflexions.

STEFANO VELLA: Merci, Linda. En fait, j'ai dit que j'étais très ému de me trouver à nouveau ici, car comme Hoosen (Jerry) l'a dit, cette conférence a changé ma vie. En tant que président entrant, je devais prendre cette décision d'abord au niveau de l'IAS. Et à cette époque, l'IAS n'était pas aussi efficace-- Je veux dire, elle l'était, mais-- désolé. Il ne s'agissait pas d'une vaste organisation structurée. Nous devons-- je m'en souviens, nous étions réunis dans une petite salle, et certains d'entre nous disaient : « Dites, vous savez où se trouve le SIDA ? » Oui, il est là-bas. Nous devons donc décider où allait se dérouler la conférence. Et j'ai dit Ok, pourquoi ne pas aller en Afrique ? Mais c'est imposs... De nombreuses voix au sein du Conseil se sont élevées à l'époque pour dire que non, c'est impossible d'aller là-bas. J'ai répondu que cet événement avait le potentiel de tout changer. Et nous l'avons fait.

D'ailleurs, j'ai aussi été choisi pour aller m'entretenir avec Mbeki. C'était un soir. On m'a dit : « vas-y » - désolé, c'est un souvenir très intime. Mais je crois qu'il est important de partager ses perspectives personnelles. Un jour, nous avons reçu une lettre. J'ai reçu cette lettre, et elle était signée du Président Thabo Mbeki. Et elle disait : « pouvez-vous venir me voir-- c'était avant la conférence-- pour discuter des causes du SIDA? Et on m'a dit : « Vas-y, Stefano, car tu es le seul qui puisse le faire, dans un certain sens. En réalité, c'est la moindre des choses, même s'il a été très difficile de se décider à y aller, car, vous savez, il est difficile de débattre de sujets incontestables -- comme, par exemple, de l'Holocauste. Je veux dire, son existence-même n'est pas sujette à débat. Il est impossible d'argumenter. Il était donc impossible d'en débattre. Mais il s'agissait du président sud-africain. Nous avons donc dit-- nous allions organiser une conférence dans 1 mois ou dans 3 mois. J'y suis donc allé. Je me souviens qu'un jour, au dîner, alors que



nous étions à Pretoria pour cette réunion, il m'a dit: « Vous savez, je crois que la cause du sida est la pauvreté. » Et, puisqu'il n'était pas-- Je veux dire, il avait cette-- et j'ai dit : « Oui, M. le Président, en fait vous avez raison. » La pauvreté est un facteur aggravant. Mais il y a aussi un virus. Et ces deux éléments n'entrent pas en conflit, vous voyez? Au final, la conférence a été une réussite. Et puis-je ajouter que... Lors de l'ouverture, peut-être grâce à nos efforts collectifs, il s'en est plutôt bien tiré. Après 3 visites, 3 voyages à Pretoria, il n'a rien dit de trop contestable. Il était juste un peu, vous savez... mais nous disions alors.... OK, nous avons, je veux dire-- [WHOOSH], vous comprenez? Et puis enfin, « ok, ça c'est fini. » Mais ensuite, bien sûr, Mandela est venu et a donné une toute autre... En fait, j'ai donné une allocution lors de cette cérémonie de clôture, juste avant lui. Et c'est l'un de mes plus-- une chose que j'ai dite, J'y ai trouvé quelque chose. J'ai dit-- qu'est-ce que j'ai dit? Ah, il s'est engagé-- c'est un commentaire de quelqu'un d'autre, un activiste du nom de Jules Levin. Et il a dit: Dr. Vello, lors de ses allocutions, il a dit qu'il s'était engagé auprès de l'IAS à accueillir à nouveau cette conférence. Et ils ont-- je l'ai dit en 2000. J'ai dit que nous reviendrions. Cela a pris 16 ans, mais nous sommes revenus.

En un sens, je crois-- pour en venir à votre question, en tant que président entrant, j'ai vécu deux choses importantes-- pas importantes... Je veux dire, des choses de nature à changer ma vie, comme le fait de suivre l'impact durant l'après-Durban, de suivre les changements rendus possibles par cette conférence. Nous avons l'UNGASS l'année suivante, puis le Fonds mondial. C'est quelque chose que -- je crois qu'il est difficile de trouver, dans l'histoire de la médecine, un événement aussi transformationnel-- Bien sûr, nous ne sommes pas au bout du chemin. Selon moi, cette conférence nous indique que nous sommes non pas au bout, mais peut-être au bout du début. Mais tout de même, elle a provoqué ces changements en matière de lutte contre les inégalités, en exposant les inégalités en matière de santé. Et, comme vous l'avez dit plusieurs fois, je veux dire, dans un certain sens, c'était le début du concept de santé globale, de l'idée que la santé est un droit. Dans un certain sens, je vois cette conférence, et ce qui s'est passé en matière de sida, non seulement comme important pour le sida, mais aussi pour l'état d'esprit des médecins... Nous avons aussi été transformés. En tant que médecins, nous prenons soin des patients dans nos pays riches et nous sommes en mesure de voir les inégalités dans les autres pays et le fait que les progrès de la science ne sauraient être réservés à un petit groupe d'humains privilégiés. Tel était le concept fondateur de Durban. Et, comme Mark l'a dit, et je dois vraiment remercier Mark et Joep, car il était là-- je me souviens de Joep Lange-- et je crois également que mon travail pour organiser conférence ici est l'une des quelques belles choses que j'ai accomplies dans ma vie.

LINDA-GAIL BEKKER: En effet. Je suis certaine que nous pourrions en citer quelques autres. Et, vous l'avez dit-- vous avez tous les deux parlé de Mandela. Je crois que l'autre chose extraordinaire dont nous sommes témoins ici est que nous sommes une ou deux générations-- peut-être plus-- plus tard, car nous avons reçu les petits-fils de Mandela. Les petits-enfants d'Elizabeth Taylor sont venus. Et, bien sûr, aujourd'hui nous avons reçu le merveilleux prince Harry. Et chez chacun d'entre eux, la même passion, la même compassion, cet appétit philanthropique, ou ce gène qui se transmet au sein de la lignée... Aujourd'hui, j'ai demandé aux petits-enfants d'Elizabeth Taylor s'ils croyaient que cela était génétique. L'un d'entre eux a eu une réponse merveilleuse. Tant de finesse et de profondeur... Il a dit : « J'espère que non. J'espère que c'est contagieux ». J'ai trouvé sa remarque extraordinaire. Nous avons été bénis d'être touchés-- et vraiment, pour beaucoup d'entre vous, ceux d'entre vous qui font partie de la nouvelle



génération. J'espère que vous commencez à comprendre la richesse que nous apporte cette famille et le travail que nous accomplissons.

Nous sommes très honorés de votre présence, Peter, et vous avez joué un rôle très important je crois, un peu en dehors du mandat de l'IAS mais au service de la communauté mondiale de la santé. Je veux que vous repensiez un peu à ce moment, mais aussi que vous preniez en compte le chemin parcouru depuis. Parmi les leçons que vous avez apprises alors, lesquelles peuvent être appliquées aujourd'hui, alors que s'achève Durban 2016 et que nous réfléchissons à l'avenir?

PETER PIOT: Merci, Linda, je suis très heureux d'être ici. Je réalise maintenant que cela fait plus de 20 ans que j'ai été le président de l'IAS, et je me sens soudainement très vieux. C'était à l'époque où tous les membres pouvaient se tenir dans mon minuscule bureau. Pour ceux qui ne me connaissent pas, ceci n'est pas ma voix habituelle. Peut-être est-ce simplement parce que nous sortons d'une semaine complète de conférence. C'était vraiment une expérience extraordinaire. Mais pour moi il s'agit aussi de l'une des semaines les plus difficiles des dernières décennies. Jerry, vous avez été un véritable héros. J'ai vu à quel point vous êtes fort et tout le poids qui a été placé sur vos épaules. À un certain moment, il y a eu une réunion durant laquelle un ministre du gouvernement a menacé de vous déchoir de votre nationalité sud-africaine, ce qu'il n'a aucun droit de faire. J'ai alors dit, dans ce cas, nous avons du travail pour vous à l'ONUSIDA. Et, je veux dire, cela montre le ton très hostile de ces discussions. Mais en effet-- par la suite, lorsque les gens m'ont demandé, si c'était une bonne conférence, je leur ai répondu attendons 5 ans, et alors nous pourrons juger. Et, sans l'ombre d'un doute, elle a vraiment eu un effet majeur. En parlant de petites-filles et de progéniture, ma fille était également présente avec moi. Et elle a été fantastique. La relève est d'ores et déjà assurée.

Mais il est temps de se pencher sur l'avenir de la conférence. Durban 2000, a vraiment été un moment charnière. Je crois que 2016, Durban 2016, marquera également un tournant, car elle marque le début d'une nouvelle ère en termes de lutte contre le VIH/sida. Tout comme Durban inaugurait une nouvelle ère, nous avons enfin commencé à passer plus de temps à parler de la manière d'administrer les traitements aux patients, plutôt que des raisons pour lesquelles il est impossible de le faire. Il est très difficile d'imaginer aujourd'hui que de grandes réunions étaient organisées dans le seul but de prouver qu'il est impossible de distribuer le traitement, sans aucune démarche visant à trouver des solutions. Durant l'Assemblée générale de l'ONU, lors des séances spéciales sur le sida, à l'exception de la France, du Luxembourg, de l'Amérique latine et des Caraïbes, tous les pays, des États-Unis aux pays africains, tous s'opposèrent à toute mention d'un objectif en termes de traitement. C'était il y a seulement 15 ans. Lorsque j'évoque ce fait, lorsque j'enseigne à des étudiants, ils me regardent et, bien sûr, ils n'arrivent pas à y croire, car cela semble contraire à l'éthique et surréaliste, etc.

Je crois que nous entrons dans une nouvelle ère, car nous continuons sur la lancée des extraordinaires progrès accomplis depuis Durban, en 2000 et au cours des 15 dernières années. Je crois que nous devrions davantage mettre cet aspect en avant, non pas seulement pour s'auto congratuler, mais parce que le monde mérite de le savoir. À présent, nous devons penser aux 15 années suivantes et au-delà. La démarche est donc très différente. Nous devons maintenant penser au long terme. En 2000, nous devions faire en sorte que davantage de gens bénéficient des traitements.



Ce n'était pas une tâche aisée, mais je crois sincèrement que c'était un jeu d'enfant par rapport à ce qui nous attend maintenant.

J'entends parfois des gens crier victoire, et il est beaucoup trop tôt pour ça. Je crois que cette attitude pourrait s'avérer dangereuse. Nous ne devons pas tomber dans le piège de l'arrogance contre-productive en pensant avoir accompli notre tâche. Je crois que, pour moi, l'un des messages forts à tirer de cette semaine est qu'effectivement, l'heure n'est pas à l'auto-congratulation, dans un monde où 20 millions de personnes attendent toujours un traitement, et où 2 millions de personnes contractent le virus chaque année. Il est très improbable que nous parvenions à mettre fin à cette épidémie d'ici 2030, mais nous pouvons mieux faire.

Ce matin, j'ai raté l'une des conférences. J'avais besoin d'air frais. Avec un groupe d'amis, nous sommes rendus au monument dédié à Gugu Dlamini qui, le jour de Noël 1998, a été lapidée à mort, car elle s'était publiquement identifiée comme une femme atteinte du VIH. Dans sa communauté, c'était inacceptable. Je me suis rendu auprès du monument et j'ai parlé avec des gens. Il s'agit d'une communauté où 40-45% des femmes sont séropositives. Et je me disais, j'aurais voulu que nous puissions amener cette communauté au centre de conférence, car elle prouve que l'éradication du sida n'est pas un problème de modèle mathématique. C'est une histoire d'êtres humains. Oui. Pour moi, ce fut un moment touchant, très touchant. Sa fille, sa fille unique, court à présent dans le mémorial dédié à sa mère, Gugu Dlamini. Mais il s'agit d'une pierre. La première fois, ils ont planté un arbre. Cet arbre a été détruit, et ainsi de suite. Cela nous montre que nous avons fait des progrès énormes. Mais il y a des choses qui me déçoivent énormément. J'ai toujours cru que, oui, grâce à une généralisation de l'accès au traitement, la stigmatisation diminuerait. Honnêtement, j'avais complètement tort. La stigmatisation existe toujours. Elle existe toujours, car il ne s'agit pas d'un problème de virus.

Cela touche à de nombreux autres domaines. Pour nous, j'entrevois 4 objectifs, 4 buts. Très rapidement, d'accord ? Premièrement, nous devons nous assurer de tout faire pour poursuivre nos progrès. Cela semble très ennuyant. Cela implique de répéter les efforts passés et le fait de s'assurer qu'ils peuvent se poursuivre. La tâche ne sera pas facile.

Deuxièmement, je crois que nous devons équilibrer notre stratégie et nous intéresser sérieusement à la prévention combinée. Nous avons d'excellentes séances ici sur un terme que je déteste. Vous savez ce que c'est? Les groupes spéciaux... j'ai oublié. Je... Les populations clés. Les populations. Les populations clés. Populations clés... ne pouvons-nous pas trouver mieux ? Il est vraiment important de trouver un équilibre ici. Le traitement est un aspect incontournable, mais les résultats des essais annoncés et de celui qui le sera demain indiquent qu'il existe, en réalité, un écart énorme entre un essai comparatif randomisé, - et j'y ai recours. Notre école a inventé un essai randomisé il y a 50 ans-- et la vraie vie. Les différences sont criantes. Je crois que nous devons vraiment nous attaquer sérieusement à la prévention. Nous ne parlons presque pas des préservatifs... la prévention ne passera pas seulement par un médicament. Il existe de nombreuses pistes. Et le fait est que nous vivons dans des sociétés ou des sous-sociétés où la violence structurelle constitue un vecteur. Je ne dis pas qu'il s'agit de la cause du SIDA, mais si nous ne faisons rien, le problème ne se règlera pas avec quelques comprimés.



Troisièmement, probablement ma plus grande inquiétude, l'autosatisfaction et la nécessité d'un renouvellement des engagements politiques. C'est extraordinaire d'avoir le Prince Harry, Elton John, etc. Mais peu de gouvernants sont venus, ceux qui décident des budgets, et ainsi de suite. Le financement diminue. Cela a été annoncé. Et je crois que nous devons revoir le positionnement de la conférence sur le sida. Que sommes-nous? À qui appartient l'épidémie? Qui la possède? Quelle est la brillante coalition qui nous fera avancer? Où sont le leadership et l'activisme de demain? L'activisme a beaucoup de partisans ici. Selon moi, il s'agit d'un élément très important, car après tout, le sida est un problème politique, et rien d'autre qu'un problème politique.

Et enfin - et un fort consensus à cet égard a émergé durant la conférence - nous devons poursuivre la recherche et l'innovation. L'une des choses qui me dérangent le plus est d'entendre un discours dans lequel quelqu'un affirme disposer des outils pour arrêter l'épidémie. C'est un mensonge. Nous n'avons pas les outils pour y mettre fin. Nous avons les outils pour faire bien mieux que ce nous faisons déjà. C'est vrai. Sauver plus de vies, réduire le nombre de personnes infectées. Mais tant que nous n'aurons pas un vaccin, tant que nous n'avons pas de remède, nous n'avons pas les outils. S'il vous plaît, cessons de dire cela.

LINDA-GAIL BEKKER: Alors-- Oui.

PETER PIOT: Nous devons veiller à ne pas nous jeter tête baissée dans un piège, vous comprenez? Mais nous pouvons mieux faire. À présent, parlons un peu de l'IAS. Je crois que l'IAS va continuer de gagner en importance.

LINDA-GAIL BEKKER: Oui!

PETER PIOT: Linda-- Linda, sur votre épaule, non-- Linda, lorsqu'on examine le slogan Science, Personnes, Progrès. En effet. C'est un excellent slogan. Je crois que le rôle-clé de l'IAS peut consister à devenir un espace, certes encore un peu vide par endroits, de réflexion pour élaborer notre stratégie. Quel est le plan pour les 10, 20, 30 prochaines années ? L'IAS peut jouer ce rôle, à condition de ne pas devenir un club de médecins. Tout le monde doit pouvoir s'impliquer. Dire la vérité au pouvoir. Il faut cesser de s'auto congratuler et de féliciter les autres pour... d'accord. Des campagnes peuvent être impulsées par l'IAS, avec l'aide de différents collaborateurs selon les besoins... Je crois que nous avons vraiment besoin de ce rajeunissement. Et, Linda, j'espère que sous votre excellente gouvernance, c'est ce qui se passera. Je voudrais aussi personnellement remercier Chris pour son travail extraordinaire. Voilà ce que j'avais à dire. Je dois-- je vais devoir me montrer très impoli, car je dois partir pour donner une autre allocution avant que ma voix... ne vous lâche. Ne me lâche. Nous vous sommes très reconnaissants.

LINDA-GAIL BEKKER: Merci beaucoup --et nous apprécions beaucoup ces paroles de sagesse. Merci beaucoup.

Nous allons donner la parole à Juliana-- très important. Mais nous allons écouter vos commentaires. Tenez-vous prêt si vous avez des questions. Mais étant donné ce que Peter a dit, je tiens à ce que vous disiez une chose. Je suis désolée. Je suis communicante, lorsque je suis issue d'une communauté, et nous procédons ainsi en communauté. J'aimerais vous entendre dire que vous êtes l'IAS, car c'est ce que vous êtes. Nous n'existerions pas sans nos membres.



TOUS LES PARTICIPANTS: Je suis l'IAS.

PETER PIOT: Je veux que vous vous rappeliez que puisque nous avons clairement été appelés à agir, nous sommes la clé de l'écriture de ce second chapitre. Le travail n'est pas terminé. Nous ne sommes pas encore victorieux. Nous devons retrousser nos manches comme jamais auparavant. Mais nous devons le faire en tant que collectivité. Il s'agit d'être humains. Il s'agit de science et de progrès. Je suis très heureuse et très fière de faire partie de ce groupe. Merci, Peter. Ne vous gênez pas pour partir lorsque vous le devrez. Il n'y a pas de problème,

Juliana, désolée de vous avoir fait attendre si longtemps, mais nous avons gardé le meilleur pour la fin. Vous faites partie de la nouvelle génération. Si vous me le permettez, quel âge aviez-vous en 2000?

JULIANA ODINDO: J'avais 8 ans.

LINDA-GAIL BEKKER: Vous aviez 8 ans. Pour ce que vous nous apportez, merci d'être parmi nous. En tant que jeune femme séropositive, qu'est-ce que vous-- vous avez entendu beaucoup de choses aujourd'hui. Je vais vous dire, en 2000. J'étais jeune médecin. J'étais triste. J'étais désespérée. Les gens mourraient autour de nous en Afrique du Sud. Nous n'avions aucun espoir. On pourrait croire que nous avons trouvé les réponses et que les choses allaient s'améliorer du jour au lendemain. Ce ne fut pas le cas. La conférence AIDS 2000 n'a pas tout résolu. Les médicaments coûtaient encore très, très cher. Nous devions décider chaque jour qui allait vivre et qui allait mourir. Maintenant, il y a de l'espoir. C'est un état d'esprit très différent. Qu'est-ce que ça représente pour vous? Malgré tout, quels défis anticipez-vous? Vous êtes une bonne porte-parole. De quoi voulez-vous avertir ce groupe de membres lorsque vous réfléchissez à l'après-conférence?

JULIANA ODINDO: Merci beaucoup de m'offrir cette chance. Je suis honorée de faire partie de ce panel au côté de mes héros. Je vais me lever un instant pour vous montrer à quel point j'apprécie d'être ici aujourd'hui. Voilà mon ovation debout, pour vous. Je suis assise ici et je me remémore où j'étais en 2000, à 8 ans, comme Linda me l'a demandé. En 2000, j'avais 8 ans, j'étais dans un service pédiatrique près du lac Victoria, au Kenya. Et pendant ce temps, la conférence avait lieu. Ils prenaient des décisions. Je n'y étais pas encore allée, pas encore. Je souffrais de plusieurs infections opportunistes, et j'en étais à un stade où j'avais traversé beaucoup d'épreuves et où j'étais fatiguée. Je ne me sentais pas normale et j'attendais le moment d'en finir. Et la conférence battait son plein. Il y avait-- il y avait des gens comme eux qui réfléchissaient pour trouver comment nous sauver, pour trouver une solution. C'est incroyable pour moi, car les jeunes rêvent de rencontrer des vedettes, des musiciens, des célébrités. Moi, je rêvais de rencontrer ceux avec qui je suis assise aujourd'hui, car ils font partie de ceux qui m'ont sauvé la vie. Merci à l'IAS, de m'offrir cette chance de m'asseoir au côté de telles légendes, de gens qui ont marqué l'histoire.

Et je veux-- avant de répondre à votre question, je veux remercier tous ceux qui sont présents d'être venus aujourd'hui, de laisser leur empreinte, et de participer à tout le bon travail accompli pendant cette conférence. Nous ne sommes pas encore arrivés au but. Nous sommes encore loin d'éradiquer la maladie. Un enfant m'a demandé, à moi, un de mes enfants - J'ai aussi des enfants - m'a demandé: « Qu'est-ce que ça veut dire « éradiquer le SIDA »? Est-ce que ça veut



dire qu'ils vont trouver une façon de tuer tous ceux qui sont séropositifs ? » C'est ce qu'elle croyait qu'ils feraient pour éradiquer le SIDA. J'ai le VIH, et j'ai le sida, et ils vont éliminer le sida. Or, c'est une maladie incurable. Alors ils vont me tuer? Est-ce qu'ils vont venir nous chercher ou quelque chose comme ça? Il est très important que les informations que nous transmettons ici lors de nos discussions, soient mûrement réfléchies et que nous en apprécions les effets. Je comprends ce que ça veut dire, je lui ai donc expliqué et je lui ai donné les bonnes informations.

Concernant les défis qui s'annoncent, je pense que nous avons parcouru un long chemin. Beaucoup de choses se sont passées. Nous pouvons maintenant nous tenir ici et de parler de toutes ces belles choses, et le fait d'être assise ici et de vous parler est une chose incroyable, cela montre que beaucoup de belles choses se sont passées. Les défis que j'entrevois sont toujours les mêmes que ceux qui ont été répétés encore et encore. Je sais que des progrès ont été réalisés, mais nous parlons de politiques qui n'offrent aucun soutien et qui criminalisent le VIH au sein de certains groupes. Cela retarde l'accès aux traitements et entrave même le travail des chercheurs et toutes leurs belles découvertes. Nous ne pourrions pas éradiquer le HIV, nous ne pourrions pas le faire si ces politiques continuent de n'offrir aucun soutien.

Il y a aussi des problèmes de financement. Partout où nous allons, il y a des problèmes de financement qui diminuent. Et cela me préoccupe en permanence, car je commençais tout juste à me sentir optimiste. Tout ce qui a rapport aux innovations, aux traitements pédiatriques, les traitements pour... lorsque j'avais 8 ans, nous utilisions d'autres médicaments. Nous devions briser les comprimés en 2 ou 4 morceaux. Ils étaient très difficiles à avaler. Aujourd'hui, il y a des sirops. Il y en a un qui est horrible. Alors les chercheurs ont été dans le laboratoire et ont cuisiné quelque chose de bon, qui était en fait du lard. Ils ont fait ça, puis ils ont trouvé quelque chose de mieux. Pour nous, et pour les enfants, c'était le début des bonnes choses, car on ne pensait jamais aux jeunes qui vivent avec le VIH. Il n'y avait pas de stratégie. Il n'y avait pas-- ils se trouvaient simplement là avec des besoins différents et les gens ont rapidement dû penser à eux et trouver des solutions pour eux.

Pendant cette conférence, il y a eu plusieurs choses en rapport avec des services adaptés aux adolescents, et les formules pédiatriques venaient juste de sortir. Nous commençons à apprécier, voir et partager les défis auxquels nous faisons face avec les derniers développements qui ont eu lieu. Quand j'entends que le financement diminue, je pense à l'époque où, n'ayant pas encore reçu de diagnostic, j'étais en train de mourir du sida. Quand j'ai reçu le diagnostic, j'en étais déjà à un stade avancé du sida. Lorsque je vois ça, ça me fait peur. Je vois le sida en octogénaire. Ce n'est pas une bonne chose, car ça ne me donne pas l'espoir dont j'ai besoin pour me dire que je vais m'en sortir. Que je vais finir par m'en sortir. Nous avons besoin que les donateurs donnent encore plus, et non qu'ils réduisent leurs dons.

Nous avons plus que jamais besoin de financement pour éradiquer le sida. Je suis également très heureuse des progrès de la recherche. Mais nous devons encore en faire plus pour les jeunes, pour trouver un meilleur comprimé, injection ou [INAUDIBLE]. Nous devons encore en faire plus. J'ai occupé des postes divers et j'ai vu tout ce qui se prépare en cuisine. Ça veut dire que nous avons besoin de plus de fours pour préparer les repas et de faire en sorte que les assiettes soient sur la table plutôt que de penser à éteindre les fours avant que le repas ne soit prêt et servi, prêt à être mangé.



Je vais aussi parler de l'accès universel à la santé. Aussi longtemps qu'un seul système fonctionne, peut-être au Brésil et en Namibie, mais pas ailleurs, nous ne sommes pas ensemble. Nous ne sommes pas au bout du chemin. Tout le monde doit avoir accès au traitement-- tous les enfants, toutes les femmes, les adolescents, tout le monde. Tous les hommes, tout le monde doit avoir accès au traitement. Voilà les défis que j'anticipe. Merci.

LINDA-GAIL BEKKER: Juliana, magnifique. Je crois que votre métaphore nous a propulsé vers la prochaine thématique, à savoir la nourriture. Merci beaucoup pour ça. Mais j'aimerais seulement mentionner rapidement que je crois que cela a été-- je suis désolée que nous ne vous ayons pas laissé la chance de parler, mais nous avons maintenant 30 minutes pour prendre l'air, partager, faire connaissance, réfléchir à l'an 2000 et à l'expérience incroyable que nous avons vécue au cours des 5 derniers jours. Je veux vous dire que vous êtes tous des héros et nous vous apprécions réellement. Voici quelques vrais héros. Merci beaucoup, Jerry. Merci, Juliana. Merci, Stefano. Et bien sûr-- s'il vous plaît, ne vous levez pas tout de suite. Il nous reste une dernière chose importante à faire. Je vais laisser la parole à Chris pour cela. Merci beaucoup.

CHRIS BEYRER: Merci, Linda-Gail, et joignez-vous à moi pour remercier à nouveau cet incroyable panel. Jerry Coovadia, Stefano Vello, vous venez-- C'était vraiment utile et merveilleux. Avant de nous rendre à la réception, laissez-moi vous dire que c'est juste derrière nous, et je ne saurais trop vous encourager à... Toutes les régions sont représentées par les membres du Conseil d'administration. Bien sûr, nous votons par région. Vos représentants régionaux sont réellement les personnes qui vous représentent, vous et votre région, au Conseil d'administration de l'IAS. Je vous encourage fortement à interagir avec eux et à leur parler. Il reste environ 30 minutes pour la réception. Juste avant de nous y rendre, nous tenons à reconnaître l'incalculable contribution d'un membre très, très spécial de notre société, de notre Conseil d'administration, et, bien sûr ma prédécesseure à la présidence de l'IAS. La co-découvreuse du VIH, la lauréate du prix Nobel qui a gracieusement accepté de prendre le relai de la présidence et nous a aidé à transformer cette organisation, Françoise Barré-Sinoussi.

[APPLAUDISSEMENTS]

Françoise nous a tant donné, et elle continue à donner d'elle. Elle siège au CCC de Paris. Elle continuera à s'impliquer. Et elle conserve son poste de co-présidente de l'initiative Cure AIDS de l'IAS. Elle est réellement l'une des héroïnes de notre mouvement. Et nous l'aimons. Françoise, vous faites partie de notre famille. Nous vous adorons et nous voulons vous remercier du fond du cœur.

FRANÇOISE BARRÉ-SINOUSSE: C'est toute une surprise. Je ne m'attendais pas du tout à ça. Merci beaucoup à Chris, Linda-Gail, à tous les membres de l'IAS, Owen, tout le personnel. Cela a été un réel plaisir pour moi de travailler pour l'IAS pendant toutes ces années, et durant une période plutôt difficile. C'est vraiment une organisation incroyable. L'esprit de cette organisation est réellement quelque chose qui me semble très important. Si nous voulons avancer, nous devons intégrer tous les aspects. La recherche, vous l'avez dit, mais il ne s'agit pas que de recherche. Nous devons travailler avec les malades qui vivent avec le VIH. Nous devons nous assurer que les progrès accomplis par la recherche peuvent bénéficier à ceux qui vivent avec cette maladie. Dans le cas contraire, je l'ai dit dans l'un de mes discours en tant que présidente, il n'y a aucun moyen de progresser en recherche si les patients ne peuvent bénéficier des progrès



accomplis grâce à la recherche. Nous ne pouvons réussir que si nous travaillons tous ensemble.
Merci beaucoup.